

gens qui se sauvaient, emportant les uns leurs meubles, les autres chassant leur bétail, d'autres appelant les enfants perdus dans la bagarre, j'entendais déjà quelques coups de fusil vers Saint-Michel; sans doute quelques dragons ennemis venaient de paraître auprès du pont, et nos francs-tirours les saluaient.

Il pouvait être alors huit heures et demie, et je me disais que la grande giboulée ne tarderait pas à venir.

J'avais, au bout de Nompatlizo, mon cousin, le vieux charron Millerot, auquel je fournissais du bois de charonnage; sa maison est la plus avancée vers la gare; comme j'entrais chez lui, le pauvre vieux, entendant la fusillade, criait :

« Nous sommes perdus ! »

Et sa femme, la vieille Madeleine, toute perclue de rhumatismes, essayait de se sauver sur ses béquilles!

Je l'arrêtai dans la cour en lui disant :

« Où courez-vous, Madeleine ? »

— Ah ! laissez-moi... criait-elle; laissez-moi... Que le Seigneur ait pitié de nous !...

— Tenez, lui dis-je en la prenant par le bras, entrez dans la cave, vous serez bien.

Je l'aidai même à descendre, et j'allai prendre au hangar une botte de paille que je lui tetai en criant :

« Couchez-vous là-dessus, et ne craignez rien, il ne vous arrivera pas de mal. »

Après quoi je fermai la porte.

Le père Millerot me regardait faire sans rien dire, il murmurait je ne sais quoi.

Nous montâmes au premier; les deux fenêtres du coin, en haut, donnaient l'une sur les Feines, et l'autre sur le plateau de la Mollière; on voyait de là toute la plaine: les montagnes bleues du côté de l'Alsace, à perte de vue; Etival au nord, Herbaville au sud, et toute la ligne du chemin de fer, comme tracée à l'encre devant soi.

Malheureusement, si la maison jouissait d'un beau coup d'œil, on la voyait aussi de loin; d'autant plus qu'elle venait d'être recrépie et blanchie à neuf, c'était la plus belle cible du pays; Dieu sait les balles et les boulets qu'elle allait recevoir.

La première chose que je fis, ce fut de décrocher les fenêtres et les volets et d'aller les porter dans une chambre derrière.

Millerot, sa tête grise entre les mains et les coudes sur la table, ouvrait de grands yeux et soupirait :

« Oh ! oh ! quel malheur !... »

Il avait entraîné la moitié du village à voter pour le plébiscite, et voyait maintenant où cela nous avait conduits.

Les coups de fusil redoublaient à trois kilomètres en avant de nous, un peu sur la gauche; les dragons badois voulaient tourner le pont; les francs-tirours du Colmar et de Neuilly tenaient ferme à la Vacherie; je voyais la fumée de la fusillade monter sur les vergers, et dans ce moment même deux coups de canon tonnèrent du côté d'Etival.

Je courus à l'autre fenêtre: les Allemands, en masse, attaquaient Biarville, et, plus à gauche encore, un ou deux de leurs régiments défilaient, le fusil sur l'épaule, derrière la Mollière, pour attaquer Saint-Remy; de l'endroit où j'étais, on voyait étinceler la frange de leurs baïonnettes derrière le plateau. La fusillade s'engageait aussi du côté de Saint-Remy, occupé par les mobiles des Deux-Sèvres; nous étions attaqués aux deux bouts de notre ligne et au centre.

A peine les coups de canon des Allemands avaient-ils tonné, que le nôtre, au coin du bois des Jumelles, leur répondait, puis les deux de la Bourgonce.

Ainsi commença la bataille, et dans tout Nompatlizo ce ne fut qu'un cri :

« Les Prussiens arrivent !... »

En même temps, les portes, que les paysans avaient fermées à l'intérieur, étaient enfoncées à coups de crosse, et les mobiles envahissaient les maisons jusqu'au grenier, ouvrant le feu par les fenêtres et les lucarnes.

La chambre où nous étions, Millerot et moi, se remplit tellement de monde, qu'on se gênait les uns les autres pour tirer ;

cela fut même la cause de la mort d'un certain nombre, qui ne purent s'éloigner à temps des fenêtres, après avoir fait feu, pour s'abriter derrière les murs.

Il faut aussi vous dire que plusieurs de ces jeunes mobiles ne savaient pas même épauler et qu'ils détournaient la tête avant de lâcher la détente. Un de leurs officiers s'en aperçut et donna l'ordre de former la chaîne, les bons tireurs en avant et les autres derrière pour charger; de sorte que le feu roulant commença dans les règles dès que les Allemands eurent dépassé Biarville, en face de nous, à mille mètres, et qu'ils se mirent en marche sur les Feines pour tourner le village.

Il pouvait être alors dix heures. La fusillade roulait; on se serait cru dans un moulin, et c'est dans cette demi-heure que notre maison fut tellement criblée de balles, qu'on ne mettrait pas la main au mur, du côté de Biarville, sans en couvrir trois ou quatre: on ne pouvait plus s'approcher d'une fenêtre sans risquer d'être tué sur-le-champ; deux ou trois fois, je sentis au milieu de la fumée celui qui me précédait s'affaisser contre moi; c'est à peine si je m'en apercevais, car dans des moments pareils on ne pense plus à rien: tout vous est égal, pourvu qu'on tue et qu'on se venge.

Enfin, en moins de vingt minutes, nous eûmes huit morts et dix-neuf blessés; notre maison seule faisait une ambulance. Mais cela ne nous empêcha pas de tenir là sous notre feu, à huit cents mètres, tout un bataillon de ces Allemands, sans lui permettre de faire un pas en avant pour gagner les Feines.

Nous avons appris par la suite que nous leur avions tué commandant, pas mal d'autres officiers et beaucoup de soldats, de sorte qu'en passant le lendemain devant notre baraque, le général en chef ne put s'empêcher de dire :

« Cette maison nous a coûté cher ! »

Je vous raconte seulement ce que j'ai vu moi-même de notre côté; cela ne signifie pas que l'autre bout de Nompatlizo et dans les autres villages on n'ait pas fait son devoir. Non ! Je suis sûr, quoique plusieurs aient prétendu que certains bataillons de mobiles n'avaient pas tenu assez ferme, je suis sûr que ces jeunes gens se sont aussi bien comportés qu'il était possible de l'espérer d'hommes qui n'avaient jamais été au feu.

Ce qu'il y a de positif, c'est qu'il aurait fallu démolir la baraque du cousin Millerot, morceau par morceau, pour nous en chasser, si l'attaque des Allemands n'avait pas mieux réussi du côté d'Etival; c'est par là, en descendant de la Mollière, après avoir mis le feu dans dix ou douze maisons avec leurs obus, qu'ils sont entrés, remontant la rue au pas de course.

C'est alors aussi que notre officier nous commanda d'évacuer la maison, ce que nous fîmes en bon ordre, moi l'un des derniers.

Je me souviens que, trouvant le cousin Millerot assis en bas, sur la dernière marche de son escalier, parmi les morts et les blessés qu'on ne pouvait emporter et dont le sang coulait jusque dans la ruelle, je lui criai en passant :

« Cousin, éveillez-vous ! Montez bien vite un drapeau blanc au bout d'une perche sur votre maison, si vous ne voulez pas être incendié; vous aurez une ambulance chez vous... mais il n'y a pas de temps à perdre. »

Et je sortis, suivant les autres sur la côte, où les tirailleurs du 32^e de marche, alignés dans les broussailles, continuaient la fusillade sans interruption.

C'est principalement sur eux que pleuvaient les obus des Badois; en grim pant là-haut, à chaque instant, à droite, à gauche du sentier, dans les ronces, quelques-uns éclataient, soulevant la terre et le sable; il en tombait aussi plus loin dans la forêt, hachant les arbres.

Notre pièce balayait toujours le plateau de la Mollière.

À mi-chemin, me retournant pour prendre haleine, je vis la moitié de Nompatlizo en flammes, et plus bas, dans les maisons de la grande rue, vers Etival, les Allemands en train de faire des prisonniers: tous les mobiles qui n'étaient pas sortis des maisons au moment de la retraite se trouvaient arrêtés, désarmés et mis en ligne pour aller à Brehimont, alors au pouvoir de l'ennemi.